

undefined - samedi 21 mars 2026

Strasbourg Campagne

KOCHERSBERG-ACKERLAND

De la campagne à la capitale : sur les traces des Pàriser Tànte

Eva Knieriemen



Le chic parisien arrive dans le Kochersberg. Photo Roméo Boetzlé

La nouvelle exposition des Amis de la Maison du Kochersberg à Truchtersheim invite à la rencontre de ces jeunes filles alsaciennes parties travailler en tant que “bonnes” dans les familles bourgeoises, surtout parisiennes, entre 1850 et 1960. Bon nombre d’entre elles étaient originaires du Kochersberg.

Au rez-de-chaussée du musée de Truchtersheim, une mise en scène particulière surprendra le visiteur. Les bénévoles ont reconstruit une de ces mansardes sous les toits de Paris qui accueillait, autrefois, les jeunes filles engagées par les familles bourgeoises pour faire la cuisine, le ménage, de la couture et garder les enfants.

Mais pourquoi quittaient-elles leur Alsace natale pour Paris ? Elles pouvaient y espérer un salaire d’un tiers plus élevé qu’en province, apprendre le français et parfaire leur savoir-faire. « Les familles modestes, ayant beaucoup d’enfants, les envoyaient volontiers à Paris, avec la bénédiction du curé ou du pasteur, ainsi que sur la Côte d’Azur et, dans une moindre mesure, en Allemagne », souligne [Marie-Claire Burger](#), commissaire de [l’exposition](#) qui traite d’un aspect de l’histoire alsacienne à la fois connu – nombreux sont ceux qui avaient une ancêtre « en place » à Paris – mais rarement illustré de la sorte.

La pratique était directement liée à l’urbanisation de Paris mais aussi à l’existence d’une ligne de chemin de fer reliant la capitale, inaugurée le 18 juillet 1852 par Napoléon III.

Le phénomène social connaît son apogée entre les deux guerres. La mécanisation des tâches ménagères, de nouvelles mesures sociales comme les congés payés dès 1936 rendant la manœuvre plus onéreuse, ou encore l'essor des études secondaires pour les filles lui portent le coup de grâce. Le phénomène s'étiolé ainsi autour de 1950.

Active, propre, honnête : jeunes filles alsaciennes en place à Paris est le titre du livre qui est également exposé avec d'autres ouvrages et une correspondance à la médiathèque intercommunale du Kochersberg. L'ouvrage publié par Jean Haubenestel en 2002 porte précisément sur ces femmes à Paris entre 1900 et 1960.

Il faut savoir que la jeune fille alsacienne était particulièrement appréciée dans la capitale. En 1901, selon un recensement, on estime le nombre de ces jeunes originaires du Reichsland (l'Alsace était un territoire allemand) à 11 000 à Paris intra-muros. Il existait de véritables filières de placement, surtout entretenues par les pensionnats catholiques ou protestants. Le recrutement se faisait aussi par des relations amicales et familiales ou le biais d'annonces dans la presse.

« Les plus chanceuses allaient d'abord au pensionnat à Friedolsheim, Marlenheim ou Saverne pour s'approprier les bases de comment tenir un ménage », poursuit Marie-Claire Burger.

Le terme de "bonne" englobe des vécus très différents. « Celles en place dans les familles en vue menaient une vie plutôt agréable entourées d'une nuée de valets de chambre, de jardiniers, d'aides de cuisine », note la commissaire. « Les patrons les emmenaient en vacances à la montagne ou dans les villes d'eau. »

Les jeunes filles embauchées chez les petits-bourgeois par contre enduraient plutôt une vie de dur labeur qu de débauche. Leur chambre, sous les combles, était glaciale l'hiver et torride l'été. « Leur seul moment libre était le dimanche après-midi. » La paroisse protestante des Billettes, dans le quatrième arrondissement, y proposait un culte en allemand et organisait un moment récréatif où les filles, qui souffraient souvent du mal du pays, aimaient se rencontrer. « Elles pouvaient aussi aller se divertir au bal de la famille alsacienne Moesch ou aller à la Chope du Nègre, une brasserie fournie une fois par semaine en choucroute fraîche. »

À leur retour en Alsace, les jeunes femmes faisaient l'admiration de leur famille, ne serait-ce que pour leur maîtrise de la langue française. « "Plaît-il" ou "tu te rends compte" sont des expressions typiques qui ponctuaient les conversations de celles qu'on appelait les "Pàriser Tànte" de retour au village. » Les Tànte en question sortaient également du lot grâce aux bonnes manières apprises dans la capitale, et par leur savoir-faire culinaire. Crustacés, artichauts, endives ou crosnes (une plante herbacée aux tubercules comestibles) : autant de petits ingrédients qu'on ne connaissait pas en Alsace.

De nombreuses cartes postales témoignent de cette période si particulière. « Cela fait classe », « on vous envie », devaient réagir les destinataires. En plus de recettes, les femmes ramènent

dans leurs bagages des vêtements et des accessoires dernier cri. Sont ainsi exposés des chaussures en satin, une aumônière brodée d'écaille (sacoché précurseur du sac à main), des couvre-chefs, des éventails et une étoile très fine. « Comme on ne savait pas imprimer ce fin tissu de voile, on cousait des tissus à motifs de fleurs dessus », explique Marie-Claire Burger. Un chemisier datant de 1900 est orné de boutons de manches en écaille de tortue.

La commissaire souligne que ces séjours dans la capitale ont influencé les habitudes locales à plusieurs égards. Dans le Kochersberg, ce "chic parisien" a ainsi laissé son empreinte.

Une exposition remarquable – qui est d'ailleurs la dernière que Marie-Claire Burger aura chapeautée à 75 ans, avec toute une équipe de bénévoles. Encore un engagement qui force l'admiration.

Marie-Claire Burger-Linder, *La Pàriser Tànte*, article paru dans la revue *Kocherschbari* n° 92. L'exposition ainsi que celle intitulée "Du houblon à l'esprit bière" à l'étage, se visitent du mardi au jeudi de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h 30, le vendredi jusqu'à 19 h, les samedis et dimanches de 14 h à 17 h, à la Maison du Kochersberg, 4 place du Marché à Truchtersheim. Une visite guidée de l'exposition "La Pàriser Tànte" est proposée ce dimanche 22 mars, à 15 h, à La Maison du Kochersberg. Tarif : 6 €, gratuit pour les adhérents et les -18 ans. 03 88 21 46 91

• Sur le web Découvrez plus de photos de l'exposition sur dna.fr

11 000 Soit le nombre de jeunes filles alsaciennes recensées dans les familles bourgeoises de Paris en 1901.



Un œil de boeuf, sous les toits de Paris. Photo Eva Knieriemen Sous les combles, la chambre de bonne. Photo Eva Knieriemen



Le sac brodé de paillettes en écaille. Photo Eva Knieriemen



La chambre de bonne, au cœur de l'exposition. Photo Roméo Boetzlé







